

été célébrés dans les églises des villes, et ce qui regarde la partie musicale, mais on fait tant de compliments à tout le monde, qu'en fin de compte personne n'a son dû, tant l'éloge devient banal.

C'est peut-être bien pour cela que bien peu d'abonnés lisent ces détails, puisque l'on sait d'avance que solistes, choristes, organistes, etc., ont fait un peu plus que merveille, tout au moins.

Or, je causais justement de cela, l'autre soir, avec un ami, quand celui-ci m'interrompit :

—Alors, ce n'est pas la peine de vous dire que la messe de minuit, à laquelle j'ai assisté cette année, laissera dans ma mémoire une trace profonde ?

—Expliquez-vous.

—Vous connaissez mes idées. J'ai toujours aimé la messe de Noël, jamais je n'y ai manqué et j'espère bien y assister longtemps encore. Je l'ai vu célébrer à Montréal, Québec, Paris, Rome, etc., etc., j'ai vu des splendeurs, et cependant jamais je n'ai été aussi impressionné que cette année.

—Où étiez-vous donc, au Gesù, à Notre-Dame ?

—Non, en pleine campagne. Dans un village pas loin d'ici, où mes affaires m'avaient appelé : à Saint-Hilaire.

—Charmant endroit, l'été.

—Eh l'hiver ! mon cher ami ; c'est charmant, cette solitude, cette montagne, la plaine blanche, le ciel criblé de pointes de feu... ce soir là, du moins, c'était magnifique.

—Minuit approchent, je m'en fus solitaire à l'église, étonné moi-même de me trouver ainsi à la campagne la nuit du grand anniversaire.

—Je vous fais grâce de toute description, pour arriver au fait.

—L'orgue était bien touché, on sentait la main d'une musicienne et, tout surpris de me trouver en si bonne compagnie artistique, je me laissai bercer par les notes qui s'envolaient sous les voûtes, quand une voix d'une fraîcheur et d'une justesse remarquable s'éleva à son tour.

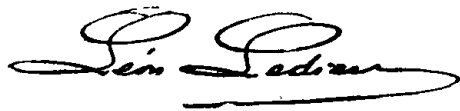
—Avez-vous jamais éprouvé une émotion subite, irrépressible, délicieuse, à la vue d'un beau panorama inattendu quand vous faites le voyage du Saguenay et que vous arrivez à la baie des Ha ! Ha ! ou que, vous promenant dans la forêt, le chant richement modulé d'un oiseau vous arrête dans votre marche ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est quelque chose de mieux encore, c'est un sentiment plus doux, plus pénétrant qui m'a saisi quand, dans cette modeste église de village, j'ai entendu le Noël d'Auguste Holmes, que vous ne connaissez pas—vous profane, mais que tous les musiciens savent par cœur—ce joli Noël délicieusement rendu par une voix charmante... Je m'en souviendrai longtemps !

—Et le nom de la propriétaire de cette voix si belle ?

—Au fait, vous la connaissez, vous m'avez souvent parlé de son père, c'est Mlle Jeanne Ouimet.

—Parbleu ! Elle a de qui tenir ; on voit bien que le sang des Desanne coule dans ses veines.

Ce brave Gustave Ouimet, dont les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ont déjà lu la prose, est un heureux papa.



P. S.—Au moment où j'envoie ma causerie, j'apprends que la Législature de Québec s'est prononcée sur les bills présentés par les étudiants.

Ils seront admis dans le collège des médecins après avoir passé les examens à l'étude et à la pratique exigés par la loi.

Rien de plus juste.—L. L.

ÉPIGRAMME CÉLÈBRE

De poursuivre Damon la fortune se lasse :
Un emploi lucratif se présente ; il l'obtient.
S'il ne remplit pas bien sa place,
Sa place le remplira bien.

ZÉNAÏDE FLEURIOT

Il est encore temps de parler de cet excellent auteur, puisque son nom revient dans la plupart des journaux français, à l'occasion de l'apparition d'un volume contenant le récit de sa vie, d'après des lettres et des documents rassemblés par son affectueux neveu, M. Francis Fleuriot-Kerinou (1). Ce travail, qui n'était pas très facile, a été heureusement mené à bonne fin, et il nous est aujourd'hui loisible de pénétrer dans le sanctuaire intime de cette énigmatique romancière qui ne cessa, pendant un quart de siècle, de produire un nombre prodigieux de romans intéressants et de bon aloi.

A un certain point de vue, il eut peut-être mieux valu avoir l'histoire de sa vie écrite par elle-même, mais jamais on ne put décider ce trop humble écrivain à nous raconter les drames et les bonheurs de sa modeste existence.

Cependant, s'il est vrai que nous ayons perdu là un livre charmant, nous pouvons nous consoler en lisant sa correspondance qui, loin de faire du tort à son auteur, nous le montre sous un jour peut-être plus sympathique encore. Ceci dit beaucoup en sa faveur, car il est peu d'écrivains qui ne perdent de notre estime lorsque nous pénétrons dans le tréfonds de leur caractère. En effet, le véritable individu apparaît tel qu'il est dans ses lettres où la spontanéité laisse voir des laideurs que la prudence cache au public, dans les écrits qui lui sont destinés.



Ici, rien de tel ; et pour être compris en un mot : Zénaïde Fleuriot était bretonne. C'était une enfant de cette vieille Armorique qui a fourni au monde tant d'héroïques soldats pour l'armée du bien.

Elle naquit le 28 octobre 1829 à Saint-Brieuc. Son père était un avocat distingué et un écrivain d'une certaine valeur. Il a laissé un grand nombre d'opuscules qui dénotent un beau caractère et une nature généreuse.

L'enfance de Mlle Fleuriot fut très heureuse, mais l'avènement de Louis-Philippe au trône et l'exil des Bourbons furent le signal de revers de fortune qui brisèrent pour toujours le bonheur de sa vaillante famille.

Sa fidélité aux Bourbons l'empêcha d'accepter des postes officiels, et ses clients qui le considéraient comme un ennemi du gouvernement lui firent faux bond. La misère entra alors par la grande porte et vint s'asseoir à ce joyeux foyer d'autrefois.

Au milieu de ce désastre, la petite Zénaïde qui n'avait pas encore vingt ans entra comme institutrice dans une famille noble des environs. Malgré la douleur que lui causait cette séparation, elle se consola d'avoir dû quitter des parents chéris en songeant qu'elle n'était plus à leur charge.

Elle demeura dans cette famille de 1849 à 1858. Durant cette dernière année elle commença à écrire, sous un pseudonyme, des nouvelles qui attirèrent l'attention du public.

En 1859 elle réunit ces nouvelles et publia son pre-

mier volume sous le titre : *Souvenirs d'une douairière*. Ce livre lui ouvrit grandes les portes de la *Semaine des Familles*, revue qu'elle affectionna toujours et à laquelle elle a contribué jusqu'à sa mort arrivée à Paris, le 19 décembre 1896. Profondément catholique, elle ne transigea jamais avec sa conscience, et son œuvre si considérable, qu'elle se compose de quatre-vingt-trois ouvrages, peut être mise dans toutes les mains. Elle était fière de sa classe de lecteurs et disait finement un jour : " Quand les femmes qui ont jeté leur bonnet par dessus les moulins ont une classe de lecteurs à elles, n'est-ce point charmant de se créer une clientèle de jeunes filles et d'honnêtes femmes à laquelle beaucoup d'hommes sérieux ne dédaignent pas de se joindre ? " Ses talents d'écrivain et ses qualités de romancière n'ont jamais été niés. Chez elle, la clarté et l'aisance du style concouraient avec l'intrigue savamment nouée à faire de chacun de ses récits un véritable régal pour l'esprit et le cœur.

Elle excellait surtout dans l'art de peindre les mœurs et les caractères : et toujours ses personnages étaient bien vivants.

On pourrait peut-être lui reprocher la persistance des sentiments élevés chez ses héros, car il est remarquable qu'ils n'ont jamais ou presque jamais de défaillance, mais encore l'auteur nous accorderait-elle ce droit si l'ont considère le but qu'elle poursuivait ?

Elle fut logique avec ses principes voilà tout ! Et puisque tout se rencontre dans la vie terrestre, il se pourrait bien qu'elle eût autant raison que les auteurs qui, sous prétexte de réalisme, nous présentent des héros et des héroïnes mauvais depuis l'alpha jusqu'à l'oméga du récit.

Mais, comme notre intention n'est pas de chicaner sur les genres et les écoles littéraires, ni de nous mettre à dos celui-ci ou celui-là, nous nous contenterons, modestement, de citer l'opinion du secrétaire perpétuel de l'Académie française (1) qui disait de l'auteur dont nous causons, en couronnant son volume intitulé *Aigle et Colombe* (2) : " Mlle Zénaïde Fleuriot, douée d'une imagination féconde, avait déjà plus d'une fois appelé l'attention de l'Académie. Le moment était arrivé où elle devait attendre à une récompense poursuivie par de si constants et de si louables efforts et dont elle avait toujours fort approché.

Son nouveau roman est écrit comme tous ceux qui sont sortis de sa plume, dans une excellente intention morale, et il reçoit, des faits de notre histoire contemporaine qui en forment le cadre, un bien sérieux intérêt. Une fable simple y donne lieu à d'agréables, à de vives peintures de mœurs et de caractères, à des scènes bien posées, bien développées ; le style est animé, élégant, spirituel, trop spirituel, si on peut dire..."

Bref, vous le voyez, le grand reproche que l'on a fait à Mlle Fleuriot, c'est d'être trop spirituelle. Peu de gens peuvent s'attirer de semblable semonce, et pour ceux qui les méritent, nous croyons plutôt que c'est un éloge qu'une critique.

En publiant aujourd'hui cette notice biographique, en rappelant au souvenir d'un chacun une fière chrétienne, une grande âme, un honnête et charmant écrivain, LE MONDE ILLUSTRÉ paye une dette de reconnaissance à la mémoire de l'illustre romancière qui assista à la naissance de notre journal, en 1884, puisque le premier roman paru dans cette publication fut : *Les ambitions de Faraude*.

Le fait d'avoir contribué à créer une clientèle au nouveau-né lui vaut bien une part des succès qui accueillirent LE MONDE ILLUSTRÉ, et que ce dernier voudrait aujourd'hui acquitter en disant à tous la profonde estime en laquelle il tenait le consciencieux écrivain, et en recommandant à ses lecteurs la lecture des ouvrages de celle qui, sur cette terre, ne voulut mettre son grand talent qu'au service de la bonne cause.



(1) Zénaïde Fleuriot, sa vie, ses œuvres, sa correspondance. Paris, Hachette.

(2) M. Patin, séance du 28 août, 1873.
(2) Paris, Blériot & Gauthier, éditeurs.